La dernière phrase n'a pas de sens, à moins que *Crudu* ne soit mis pour *crudus*, et que l'auteur ait voulu désigner le diable, qui reste toujours cru, qui ne peut pas cuire, malgré les flammes de l'enfer. Nous hasardons cette hypothèse. En remplaçant *amplo*, qui ne signifie rien, par *pede*, on aurait : le diable y assista, il était là avec son pied boiteux. D'un autre côté, s'il faut traduire *Memor hujus pœnæ* par Souviens-toi de son châtiment, de sa fin terrible, la date de 1525 ferait reporter à une époque antérieure, 1520 par exemple, la mort de Faust, que l'on ne place d'ordinaire que vers 1540. A moins pourtant que 1525 soit, non pas la date du tableau, mais la date du fait représenté. On montre encore sur le mur du même caveau une ombre que Faust et Mesphistophélès y firent apparaître.

Faust est le héros d'un grand nombre d'ouvrages remarquables, que l'on peut classer en trois catégories, d'après les époques qui les ont vus naître et les tendances qui les ont inspirés. Dans la première époque, la légende est entièrement miraculeuse et diabolique, conformément aux tendances religieuses d'un siècle encore plein de foi : c'est le pacte avec le diable qui en fait la partie principale. Marlowe a surtout envisagé le sujet de Faust sous cet aspect. Dans la seconde époque, qui correspond à l'avénement du protestantisme, le pacte diabolique, objet de tant de réprobation au siècle précédent, n'est plus que l'accessoire; l'important, ce sont les miracles accomplis par Faust, à l'aide de la puissance surnaturelle qu'il a ainsi acquise. Faust n'est plus qu'un amuseur du peuple, s'envolant avec son compère Méphistophélès sous les plis du manteau magique, ou forant à coups de vrille les tables d'un cabaret pour en faire jaillir à flots le vin et la bière. C'est aux écrits de cette période (fin du XVIe siècle et commencement du XVIIe siècle), que l'on doit la plupart des faits merveilleux attribués au docteur. Enfin, Gœthe fit subir à la légende de Faust une troisième transformation. Il la rendit plus dramatique en créant le personnage de Marguerite et ces admirables scènes de séduction et de repentir qui ont fait, de la première partie de son drame, un chef-d'œuvre si populaire.

Le premier ouvrage consacré à Faust est celui de Widmann : *Histoires authentiques des péchés cruels du docteur Faust* (1570), souvent réimprimé, notamment à Hambourg (1599, 3 vol. in-4°); il a été traduit en français par Palma-Cayet, et cette traduction fut, à son tour, réimprimée plus de vingt fois dans le courant du XVIIe siècle, sous ce titre : *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, magicien, avec son testament et sa mort épouvantable* (1598); le style en est tout à fait ridicule. Parurent ensuite successivement en France et en Allemage une foule de petits livres racontant la vie de Faust au point de vue catholique, expliquant ses miracles d'après la Bible, mais comme provenant de Satan, dans le but d'effrayer les incrédules et les partisans de la magie : l'*Enfer forcé par Faust*, l'*Art des miracles de Faust*, le *Corbeau noir*, la *Force triplée de l'enfer* (1650-1695). On imprima aussi un grimoire inintelligible, attribué à Faust lui-même : *Hollenzwang* (la *Domination de l'enfer*), et il est fort possible que le magicien du XVIe siècle, celui dont parlent Wier, Delrio et Gessner, soit l'auteur de ce fatras. On y trouve, comme dans beaucoup d'autres ouvrages du même genre, l'art de découvrir l'argent caché, de se faire obéir des esprits, de connaître l'avenir, le tout enveloppé de formules cabalistiques. Citons encore la *Vie du docteur Faust*, par Müller (1778); la *Vie, les actes et le voyage en enfer de Faust*, par Klinger (Leipzig, 1790).

Les ouvrages d'imagination inspirés par la légende de Faust ont un plus grand intérêt. Ce sont : les *Marionnettes du docteur Faust*, d'un auteur anonyme (1570); le *Faust* de Marlowe, qui succède de bien près (1590), et montre la rapidité avec laquelle cette légende s'est formée; le *Faust* de Gœthe (1re partie, 1790; 2e partie, 1831); le *Faust* de Lessing (1791); le *Docteur Faust*, tragédie populaire, par le comte de Soden (Augsbourg, 1791); *Faust*, fantaisie dramatique par Schinck (1809); *Faust*, drame, par Klingeman (1815); *Don Juan et Faust*, drame, par Grabbe (1829).

Les écrits dans lesquels la critique s'est efforcée d'éclaircir la légende de Faust sont aussi fort nombreux. Citons, parmi les plus curieux, les dissertations de Drusius, *De Fausto* (t. V des *Amænitates litterariæ*, de Schelhorn), de Bauloire (t. XXV de la *Bibl. raisonnée*), et de Neumann (Wittemberg, 1683); celle de Visse : *De Doctore quem vocant J. Faustum* (1728); *Nachrichten von Dr Faust*, par Heumann, travail inséré dans la *Bibliotheca magica*, de Heubner, et surtout *Die Sage von Dr Faust*, de Stieglitz, travail inséré dans les *Historiches Taschenbuch*, de Raumer (Leipzig, 1834).

Faust, tragédie anglaise de Marlowe. C'est au siècle d'Elisabeth, à une époque où l'on ne pouvait sans crime douter de l'existence des sorciers, que Christophe Marlowe a composé son *Faust*. Le sujet a été traité de bonne foi. On sent continuellement que l'imagination de l'auteur, comme celle du vulgaire, s'était souvent laissé ravir aux plaisirs dont, au prix de leur damnation éternelle, le diable enivrait ses élus. Malice, volupté, richesse, puissance, tel était le partage sur la terre de ces sorciers, qui devaient brûler aux enfers. Aussi ce drame est-il rempli de scènes plaisantes, riches de poésie, dans lesquelles on peint avec verve les espiègleries et les joies de Faust. On sent que l'auteur trouve que ces choses valent la peine qu'on coure le risque pour elles de ne pas faire son salut. Son Faust n'est pas, comme celui de Gœthe, un homme dégoûté de tout, et qui n'appelle le diable que pour raviver son goût blasé; c'est un libertin qui jouit avec délices de tout ce qu'il a acheté au prix de sa damnation. De là deux parties bien distinctes dans le drame : l'une sérieuse, qui est la lutte de Faust contre le génie du mal; l'autre vive et gaie, qui représente les jouissances diaboliques du docteur. Il faut se reporter au temps où Marlowe écrivait, pour concevoir combien cette pièce devait être populaire. Le public croyait également aux deux parties du drame; plus il se laissait aller à rire et à s'amuser de la puissance de Faust, plus la fin tragique du sorcier devait lui inspirer de terreur. Maintenant toute la partie comique est morte pour nous, et nous ne pouvons plus nous intéresser qu'à cette lutte contre le génie du mal, symbole d'un combat réel, celui que quotidiennement chacun livre contre ses passions.

Après avoir conclu son traité avec le diable, Faust veut commencer à s'éclairer sur la théologie. Les deux compagnons voyagent ensemble, et Marlowe ne manque pas de les conduire à Rome, où ils tourmentent de mille façons le pape et ses cardinaux. Ils vont ensuite à la cour de l'empereur, et Faust se livre pendant ce temps à tous les plaisirs que lui procure sa puissance sur les esprits infernaux. Les princes l'admirent et le caressent; sa science le sauve des trahisons et des embûches des courtisans. Dans cette partie du drame, Marlowe s'est plu à mettre en jeu toutes les traditions populaires : Faust vend à un homme un cheval, l'avertissant de ne point aller avec lui dans la rivière. L'acheteur y conduit sa monture, et celle-ci se change en une botte de paille; le docteur mange le foin dont était chargée toute une voiture; une autre fois, il se laisse emporter la jambe par un paysan qui la lui secouait pour le réveiller.

Cependant le jour approche où Faust doit quitter la vie, il veut remplir par la volupté le court espace qui le sépare de la mort, et ressuscite Hélène, la belle Grecque; enfin l'heure fatale étant arrivée, il fait son testament et invite à souper ses écoliers favoris. Ceux-ci se retirent, et un vieillard entre pour recommander au magicien le repentir; mais il est trop tard : onze heures sonnent; dans une heure il faut qu'il livre son âme. Voici le monologue saisissant que le poëte anglais a prêté au vieux coupable :

« O Faust! tu n'as plus qu'une heure à vivre, et puis tu seras damné pour l'éternité!... Sphères toujours mouvantes du ciel, arrêtez-vous, afin que le temps cesse de marcher et que minuit ne vienne jamais! Lève-toi, divin soleil, œil brillant de la nature, lève-toi encore pour nous donner un jour sans fin! ou bien fais que cette heure soit une année, un mois, une semaine, un jour, afin que Faust puisse se repentir et sauver son âme!... Mais les astres suivent leur cours, le temps se précipite : l'horloge va sonner, le démon va venir, et Faust sera damné!... Oh! je me sauverai vers le ciel!... Quelle main me rejette en bas? Regarde sur quel point du firmament brille le sang du Christ : une goutte de ce sang me sauvera. O mon Christ!... Ne me déchire pas le cœur, Lucifer, pour avoir nommé le Christ : je veux l'appeler encore. O Lucifer, épargne-moi!... Où est-il maintenant? Est-il parti?... Voilà son bras menaçant, son visage ennemi!... Montagnes et collines, venez! écroulez-vous sur moi et cachez ma tête à la colère du ciel!... Rien!... Terre, entr'ouvre-toi, pour que je m'enfonce dans tes entrailles!.. Non, elle ne veut pas me recevoir!.. Vous, étoiles qui présidâtes à ma naissance, vous qui m'avez donné en partage la mort et l'enfer, attirez vers vous Faust, comme une vapeur légère pompée dans les flancs d'un nuage qui grossit au loin, afin que, lorsque vous me vomirez dans les airs, mes membres déchirés tombent de votre bouche fumante et que mon âme puisse monter et atteindre aux cieux!... (*L'horloge sonne.*) Oh! la demi-heure est passée!... l'heure entière le sera bientôt... Oh! si mon âme doit souffrir pour mon péché, mettez du moins un terme à mon châtiment!.. Que Faust vive en enfer mille ans, cent mille ans, et qu'à la fin il soit sauvé!... Mais, hélas! il n'est point accordé de terme aux punitions des âmes condamnées!... O Faust! pourquoi n'es-tu pas un être créé sans âme? ou pourquoi cette âme qu'on t'a donnée est-elle immortelle? Maudits soient les parents à qui je dois la vie!... Voilà l'heure! voilà l'heure! Maintenant, mon corps, évanouis-toi dans les airs, ou le démon va t'emporter dans le fond de l'enfer! O mon âme, change-toi en quelque goutte d'eau, et tombe dans l'Océan pour n'être jamais retrouvée. »

« Cette dernière scène est vraiment tragique, dit M. Emile Deschamps, et l'on pense quel effet elle devait produire sur des spectateurs croyants. C'est même, sous ce point de vue, la scène la plus tragique qui existe. Que sont, en effet, les douleurs causées par les passions, auprès de ce désespoir d'une âme immortelle qui se voit près de souffrir éternellement? Gœthe, qui avait affaire à d'autres spectateurs, a rendu sa dernière scène terrible, en y montrant l'innocente Marguerite condamnée à un ignominieux supplice, et qui, folle, ne peut être sauvée par Faust, que Méphistophélès enlève au monde dans l'instant où il est près de voir périr sur l'échafaud celle qu'il aime. Mais cette scène, quoique d'une grande beauté, n'a pas la simplicité effrayante de Marlowe : cette dernière lutte d'un homme seul contre le Tentateur, d'un homme *qui ne peut lever les mains au ciel parce que les diables les tiennent*, est certainement un des tableaux les plus sublimes et les plus effrayants qui se soient développés sur la scène depuis Eschyle. » De récentes études ont été faites sur le *Faust* de Marlowe; nous citerons, parmi les plus remarquables, celle de F.-V. Hugo, qui l'a traduit, et les articles si remarquables de M. Villemain dans le *Journal des savants* (mars 1856).

Faust, tragédie de Gœthe, en deux parties, composées à des époques très-distantes. La première, ébauchée en 1790, ne reçut sa forme définitive qu'en 1807; la seconde a été achevée en 1831. Ces deux parties marquent, l'une les débuts, l'autre le couronnement de la carrière du grand poëte. Dans son ensemble, quoique la première soit de beaucoup plus populaire que la seconde et surtout plus accessible à l'intelligence de tous, cette œuvre forme une des plus belles et des plus vastes conceptions du génie humain.

Première partie. Après deux prologues d'une originalité étrange, le *Prologue sur la terre*, où Gœthe se met lui-même en scène entre le directeur et le bouffon d'une troupe de comédiens ambulants, et le *Prologue dans le ciel*, où Dieu et Satan se disputent l'âme de Faust, le poëte nous montre Faust, dans sa cellule d'alchimiste, au milieu de ses livres, de ses cornues et de ses fourneaux. Une lampe éclaire ce réduit obscur, et la lune montre sa figure blanche à travers les vitraux cloisonnés d'une petite fenêtre gothique. Le vieux savant, qui a voulu tout connaître, qui a fait le tour de toutes les sciences, pénétré tous les arcanes, vu le fond de toutes les religions et de toutes les croyances, est en proie à une profonde rêverie.

« Rien ne se sent chez lui des choses de la terre,
Ni ses actes, ni ses discours;
Et son esprit plane toujours
Dans un espace imaginaire.
Il prétend de la terre avoir tous les plaisirs,
Du ciel les plus belles étoiles;
Il veut de la nature arracher tous les voiles,
Mais rien ne peut là-bas contenter ses désirs. »

Abreuvé de dégoût, Faust veut chercher dans une mort anticipée le repos et l'oubli; au moment où il va prendre le poison qu'il a préparé lui-même, il entend les cloches qui annoncent le jour de Pâques et les chœurs qui célèbrent cette fête dans l'église voisine; ce bourdonnement et ces chants joyeux provoquent dans son esprit un réel attendrissement; mais ce moment d'exaltation dure peu. Faust est vacillant dans la foi comme dans le doute. Les passions qu'il croyait éteintes en lui se raniment. Il aspire à les satisfaire et souhaite de s'y livrer corps et âme. D'abord l'Esprit, une voix invisible, lui suggère l'idée d'appeler Satan, et lui affirme qu'il est assez fort en magie pour cette évocation terrible. Faust chasse cette vision. Mais à la promenade, comme il veut se distraire de ses pensées au milieu du peuple, heureux des plaisirs d'un jour de fête, l'Esprit, c'est-à-dire Satan, le suit sous la forme d'un barbet noir, rentre dans sa cellule avec lui, et bientôt se métamorphose en Méphistophélès. « Milton, dit Mme de Staël, a fait Satan plus grand que l'homme; Michel-Ange et le Dante lui ont donné les traits hideux de l'animal combinés avec ceux de la figure humaine; le Méphistophélès de Gœthe est un diable civilisé. Il manie avec art cette moquerie légère en apparence, qui peut si bien s'accorder avec une grande profondeur de perversité; il traite de niaiserie ou d'affectation tout ce qui est sensible; sa figure est méchante, basse et fausse; il a de la gaucherie sans timidité, du dédain sans fierté, quelque chose de doucereux auprès des femmes, parce que, dans cette circonstance, il a besoin de tromper pour séduire; et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions d'un autre, car il ne peut même faire semblant d'aimer, c'est la seule dissimulation qui lui soit impossible. »

Méphistophélès conduit Faust chez une sorcière qui le rajeunit; le voilà métamorphosé en gentilhomme, et son complice aussi, vêtu à la dernière mode, prend des poses élégantes. Tous deux vont à la taverne, font jaillir le vin en forant à coups de vrille le pied d'une table et stupéfient les étudiants. Cependant Faust s'ennuie toujours. Méphistophélès lui conseille de devenir amoureux, et il le devient, en effet, de Margnerite, une des plus suaves figures qu'ait jamais créées la poésie, modele de tendresse, de timidité, de douceur et en même temps de fragilité. La scène de la rencontre est simple d'exécution et d'une vérité merveilleuse.

(*Une rue*). Faust et Marguerite passent.

FAUST. Ma belle demoiselle, oserai-je vous offrir mon bras et vous conduire?

MARGUERITE. Je ne suis ni belle ni demoiselle, et n'ai besoin de personne pour rentrer à la maison. (*Elle s'enfuit.*)

FAUST. Par le ciel, cette enfant est belle; de ma vie je n'ai rien vu de pareil. L'air si convenable et si modeste, et avec cela quelque chose de piquant... Le rouge de ses lèvres, l'éclat de ses joues, non, de mes jours je ne les oublierai. La façon dont elle baisse les yeux s'est gravée à fond dans mon cœur; et cette jupe courte! D'honneur, c'est à ravir.

(*Entre Méphistophélès.*)

FAUST. Ecoute; il faut me procurer la jeune fille.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Et laquelle?

FAUST. Elle vient de passer à l'instant.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Celle-là? bon. Elle vient de chez son prêtre, qui lui a donné toute absolution; je m'étais glissé derrière sa place; mais c'est l'innocence même que cette fille! Elle venait à confesse sans besoin; je n'ai aucun pouvoir sur elle.

FAUST. Elle a pourtant plus de quatorze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Tu parles bien là comme Hans Liederlich, qui veut pour lui toute gentille fleur.

FAUST. Assez! assez! monsieur le magister; si cette nuit même la douce jeune fille ne repose pas dans mes bras, nous nous séparons.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Mais pense à tout ce qu'il faut faire. J'ai besoin au moins de quinze jours pour épier seulement l'occasion.

FAUST. Si j'avais seulement sept heures devant moi, je n'aurais pas besoin du diable pour séduire une semblable petite créature.

MÉPHISTOPHÉLÈS. Tu parles déjà comme un Français.

Marguerite a rougi du compliment de Faust et s'y est dérobée, mais elle s'en souvient; elle est toute fière qu'un gentilhomme l'ait trouvée belle. Méphistophélès et Faust s'introduisent furtivement chez elle, pendant qu'elle est absente, et, sans se laisser fléchir par le parfum de pureté virginale que respire cette petite chambre, meublée d'un lit blanc et d'un rouet adossé au mur, parfum qu'ils distinguent très-bien et qu'ils remarquent avec une ironie cruelle, ils y déposent un écrin de diamants. La séduction est à moitié opérée; un rendez-vous dans le jardin, scène magnifique où Méphistophélès joue avec Marthe la contre-partie du duo d'amour de Faust et de Marguerite, achève de faire tomber la jeune fille dans le piége. Elle succombe. « Marguerite, dit Gérard de Nerval, n'est pas une héroïne de mélodrame; ce n'est vraiment qu'une femme, une femme comme il y en a beaucoup. Combien elle surpasse les amantes vulgaires de don Juan et l'imaginaire Astarté de Manfred! En lisant les scènes où sa grâce et son innocence brillent d'un éclat si doux, qui ne se sentira touché jusqu'aux larmes, qui ne plaindra de toute son âme cette malheureuse, sur laquelle s'est acharné l'esprit du mal? »

Une des scènes les plus caractéristiques de ce drame est celle où Marguerite, à l'église, au milieu des chants du chœur, sent tressaillir en elle le fruit de ses amours coupables et entend l'esprit malin, Mephistophélès, caché derrière un pilier, lui rappeler ses années d'innocence, sa vertu maintenant détruite, son avenir perdu. Jamais la poésie, par le choix habile des contrastes et du lieu de la scène, n'est arrivée à un effet plus saisissant.

Les événements tragiques se suivent alors avec rapidité. Faust se lasse. Valentin, le frère de la jeune fille, provoque le séducteur en duel; mais que faire contre un homme à qui le diable en personne sert de témoin? Valentin tombe frappé mortellement, en maudissant sa sœur et en l'appelant catin! « Je vois déjà le temps où tous les honnêtes gens de la ville reculeront devant toi, prostituée, comme devant un cadavre infect; tu sentiras la confusion jusque dans la moelle de tes os, s'ils viennent te regarder entre les yeux. Alors tu ne porteras plus de chaîne d'or; tu ne viendras plus dans l'église près de l'autel; tu ne te pavaneras plus à la danse dans une fraise brodée; c'est sur quelque obscur grabat, parmi les gueux et les estropiés, que tu iras t'éteindre. Et quand même Dieu te pardonnerait, tu n'en serais pas moins maudite sur la terre! »

C'est un sort pire encore qui attend la pauvre Gretchen. La malheureuse jeune fille, abandonnée de son amant et folle de douleur, tue l'enfant dont il l'a rendue mère. Condamnée à mort, elle repousse Faust, qui veut du moins lui sauver la vie; elle aime mieux s'abandonner à la justice que de lui devoir, pour quelques jours de plus, une existence qu'elle maudit.

On peut signaler de notables différences entre le *Faust* de Marlowe et cette partie du drame de Gœthe, la seule où la comparaison soit possible. Dans cette dernière œuvre, la lutte de Faust contre Méphistophélès, de l'homme contre le génie du mal, c'est-à-dire le symbole du combat réel que chacun de nous livre contre ses passions, est supprimée. Faust et Méphistophélès sont deux métaphysiciens qui dissertent ironiquement et qui font assaut d'esprit; le docteur, cynique blasé, rajeuni par un philtre, n'est plus qu'un séducteur ordinaire, le diable un valet complaisant et moqueur. Mais les créations sorties du cerveau de Gœthe sont si vivantes et si réelles; Marguerite, si chaste auprès de son rouet, puis séduite par deux mots de galanterie, par la

fière tournure du vieux savant métamorphosé et par un collier de perles, est si vraie et si profondément femme; la promenade dans le jardin, la prière à l'église, où le remords saisit la jeune fille, sont des scènes découpées avec tant de vigueur et de précision, qu'on oublie aisément, en face de ces conceptions du génie, le sens primitif de la légende. Dans la seconde partie, bien moins populaire, quoique peut-être plus belle, plus vaste, Gœthe est revenu aux traditions premières; c'est de la fabuleuse Hélène, ressuscitée par un maléfice, que Faust est amoureux, et le cadre immense adopté par le poëte lui permet de faire intervenir non-seulement des types de tous les temps, empereurs, rois, courtisans, bourgeois, étudiants, valets, mais les forces mêmes de la nature personnifiées, et jusqu'aux rêves de l'alchimie, qui prennent, entre ses mains créatrices, une forme et un nom. Le naturalisme, un naturalisme passionné, est le trait marquant de cette conception, une des plus grandioses qu'ait enfantées le génie humain.

Deuxième partie. Au début du nouveau drame, nous retrouvons Faust, au sein de la plus féconde nature, étendu sur l'herbe nouvelle, entouré de sylphes. Son esprit s'enivre de lumière et d'amour. Il a oublié le passé. Le contraste est d'autant plus grand, que cette joie, cette ivresse, cette sérénité, succèdent à l'abattement et à la tristesse. La fantaisie fait voltiger ses rêves d'or autour du front du penseur; mais son besoin d'activité se réveille avec lui; il ne peut rester longtemps dans cet état de somnolence; il se trouve transporté au milieu de la cour de l'empereur, où Méphistophélès joue, pour un moment, le rôle de bouffon. Dans cet Etat imaginaire, la gêne est grande; l'argent manque, le peuple menace de se révolter. Méphistophélès conseille au souverain de fabriquer une énorme quantité de papier-monnaie, et bientôt le chancelier publie ce décret : « On fait savoir à qui le désire que les billets émis valent chacun mille couronnes; il est donné pour caution un trésor immense enfoui dans le sol de l'empire. » C'était Méphistophélès qui avait parlé de ce trésor et avait gagné l'esprit de l'empereur en lui promettant de rendre les éléments tributaires de la couronne. Le calme renaît dans l'Etat; on oublie les inquiétudes de la veille, et la cour se livre à la joie la plus folle. Le carnaval commence, et nous assistons à un défilé de faunes, de satyres, de gnomes, de métaux et de végétaux. L'empereur est émerveillé de la beauté de la fête que lui donne Faust, et, désirant avoir d'autres preuves encore de sa puissance, il lui demande une évocation d'esprits; il veut voir Hélène et Pâris. Cet ordre trouble Méphistophélès; les demi-dieux et les héros de l'antiquité ne sont pas sous sa domination; il dit à Faust que le peuple païen ne le regarde pas, mais il l'adresse aux *mères*, à ces déesses augustes qui règnent dans la solitude. Faust tressaille à ce nom; il frissonne à la pensée de cet inconnu qui l'atterre, l'épouvante. Gœthe s'est souvenu des études alchimiques de sa jeunesse; par elles il savait que le mot de *mères* sert à distinguer les principes des métaux et des corps. Faust se place sur le trépied sacré, et Pâris et Hélène viennent apparaître devant lui. La grandeur plastique de la beauté grecque éblouit le vieux savant; il ne veut plus que la fantasmagorie s'achève, et quand Pâris essaye d'enlever Hélène, il s'élance vers lui et le touche de sa clef magique. Une explosion terrible éclate, les esprits se dissipent en vapeurs, Faust tombe foudroyé, et Méphistophélès, le chargeant sur ses épaules, le transporte dans son ancien laboratoire. Là, on assiste à des scènes originales. Faust revoit un de ses anciens écoliers, devenu bachelier, et le persifle ironiquement; Wagner, son vieux souffleur, a réussi, par des moyens alchimiques, à créer un homme, Homunculus, un embryon, dans une petite fiole de verre. C'est Homunculus qui sert de guide à Faust et à Méphistophélès pour aller, au Brocken, assister à la nuit de Walpurgis, aux ébats des sorcières. Rien n'égale l'ironie des conversations de Faust avec l'écolier ou avec Wagner, si ce n'est la beauté de la scène où Faust retrouve Hélène. Transporté, dans les plis du manteau magique, en Thessalie, où se tient le sabbat, il voit Hélène, la belle Grecque, entrer au palais de Ménélas. Ce n'est plus une apparition vue dans un cadre magique : c'est la belle Grecque elle-même, dans son impérissable beauté. La chaîne des temps est rompue; Faust peut vivre pleinement de la vie antique, qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans ses études, et prendre aux côtés d'Hélène la place de Pâris. Là aussi Méphistophélès se trouve en pays de connaissance; les gnomes et les salamandres lui manquent, il est vrai, mais il a les griffons et les cabires. « Comme Œdipe, dit M. Henri Blaze, il causera, sur les ruines de Thèbes, avec les sphinx, ces divinités monstrueuses qui rampent, comme des lézards, sur les pans croulés des murs cyclopéens; il pourra soulever leurs mamelles pendantes et leur dire en face, en les quittant, le grand mot de l'énigme antique, qu'il sait à coup sûr mieux que personne. Grâce à l'effort prodigieux du poëte, Méphistophélès entre seul dans le monde antique sans presque se dépayser; il est là comme il était sur le Brocken, entouré des siens et de sa famille. » Hélène d'abord hésite; puis, lorsque le son des trompettes lui annonce le retour de Ménélas, elle prend son parti et remet sa destinée entre les mains de son nouvel amant. Un nuage épais couvre immédiatement la scène; bientôt il se dissipe, et Hélène se trouve près de Faust, dans une cité gothique, au milieu de l'Allemagne. L'hymen est décidé, et le représentant du moyen âge fait alliance avec l'héroïne de l'antiquité. Lorsque les envoyés de Ménélas viennent réclamer Hélène, Faust les repousse avec ses hommes d'armes. Le calme renaît, l'amour règne en maître. Bientôt un enfant, Euphorion, merveilleux de forme, qui paraît nu d'abord, et qu'on revêt de pourpre, est mis au monde par le couple charmant, qui symbolise l'union de l'antiquité et du romantisme. C'est la beauté pure par sa mère, c'est la science allemande par son père. Mais bientôt Euphorion meurt, et Hélène aussitôt retourne dans l'Hadès, près de Perséphoné; ses compagnes, les nymphes, se perdent dans la végétation, dans les flots et dans les airs; et ainsi la nature est la source et la fin des choses. Faust est transporté sur la cime d'une haute montagne, et, dans les nuages qui glissent sous ses pieds, il voit défiler, comme dans un miroir, toutes les pensées de son âme; spectacle grandiose, sur le fond duquel se dégage Marguerite, son premier rêve d'amour. Mais Faust ne restera pas longtemps mélancolique; il y a une chose qu'il n'a pas encore faite, c'est la guerre. Son activité demande cette proie à Méphistophélès. L'occasion est belle. L'empereur du premier acte se trouve, par suite des conseils du diable, dans le plus grand embarras. Les procédés financiers ont ruiné le pays, l'anarchie éclate de toutes parts; le clergé vient d'élire un nouveau chef et le fait marcher, avec une armée, contre le souverain légitime. Faust alors se présente et offre à l'empereur le secours de la magie; celui-ci se hâte d'accepter, et la bataille s'engage.

Gœthe a voulu, dit-on, symboliser dans cet épisode peu caractéristique les longues luttes de l'empire et de la papauté au moyen âge. La fin du drame est comme un épilogue immense où se résume l'œuvre tout entière. L'heure où le pacte sera consommé est proche; Faust sent venir la mort. Quatre femmes vêtues de gris s'avancent : la Pénurie, la Conscience, le Souci, le Malheur. Trois d'entre elles ne peuvent entrer; le Souci se glisse par le trou de la serrure, puis souffle sur les yeux de Faust, qui devient aveugle. Loin d'éteindre son activité, cette infirmité ne fait que l'accroître. La lumière se concentrera désormais en dedans de lui-même. Son âme verra plus clair. Après avoir passé par tous les degrés du bonheur terrestre, il reconnaît dans sa vieillesse que tout est vanité. Les souffrances, représentées par les quatre femmes, sont un acheminement vers une existence supérieure; le Souci le rend aveugle, pour qu'il tende, sans plus être distrait par le monde extérieur, vers de plus hautes destinées. Son apothéose finale approche, et elle s'accomplit grâce à cette force intuitive qui le pénètre. Méphistophélès, toujours railleur, fait préparer par les lémures, apparitions qui annoncent la mort, un tombeau dans le palais. « Tout marche au néant, s'écrie-t-il. — Non, lui répond Faust; mais que ne puis-je vivre sur un sol libre avec des peuples libres! Alors seulement je dirais à l'heure qui va fuir : Reste, reste, tu es si belle! Non, la trace de mes jours terrestres ne doit pas s'effacer! Dans le pressentiment d'une telle béatitude, je goûte maintenant l'heure ineffable. » L'œuvre de la vie est achevée; les lémures s'emparent de Faust; mais, au moment où Méphistophélès va saisir sa proie, le firmament s'ouvre, et des légions d'anges apparaissent. Les anges sèment dans les airs des roses mystiques devant lesquelles Méphistophélès et ses compagnons reculent épouvantés. Les anges profitent de ce moment pour dérober l'âme de Faust et l'emporter au ciel; du milieu d'un chœur de bienheureux, la pécheresse qui fut autrefois Gretchen, intercède pour lui, et la Vierge elle-même, *Mater gloriosa*, dit à la pécheresse de s'élever plus haut encore dans les régions éthérées, afin d'entraîner avec elle l'âme de Faust, que les anges voulaient laisser dans les régions inférieures. Ainsi, ce drame symbolique se termine non par la damnation, mais par le pardon. Ce pacte impie conclu par Faust avec l'esprit du mal, Gœthe le déchire; il l'annule en vertu d'une justice supérieure dont l'arrêt est dicté par la philosophie, et l'âme du damné, que l'orthodoxie religieuse maintenait dans l'enfer, délivrée par lui, monte, portée par les anges, jusqu'à son créateur. « Ce qui était impossible à Marlowe, dit M. F.-V. Hugo, Gœthe, souverain absolu de sa pensée, a pu le faire. Dès qu'il eut compris cette idée de la filiation secrète des civilisations, méconnue par lui dans la première partie de son œuvre, il n'hésita pas à faire de ce symbole le sujet d'un drame nouveau. Il écrivit la seconde partie de *Faust*. Dans cette suite, Faust a repris l'individualité sublime que lui avait donnée la légende; il est retourné à ses amours véritables; il est redevenu l'amant d'Hélène. Lui, le génie du moyen âge, il a reconquis enfin son homérique beauté, et, grâce à ce légitime adultère, il enfante Euphorion, le génie moderne. » M. Saint-René Taillandier a blâmé, dans la seconde partie du *Faust*, ces continuelles allégories, ces figures mythologiques et cette fantasmagorie philosophique, qui, selon lui, n'a pas seulement le tort d'exiger un commentaire perpétuel, mais celui, bien plus grave, de projeter son ombre sur la première partie et d'en compromettre la beauté. Nous ne croyons point, s'il s'agit d'une question de goût, qu'il soit permis à la critique française d'appliquer aussi étroitement notre législation particulière aux œuvres d'une littérature étrangère qui, pour ne point se conformer aux règles que nous nous sommes imposées, n'en contiennent pas moins des idées dont nous pourrions nous enrichir en les modifiant selon notre génie national. Dans la seconde partie, l'ordre classique règne seul; le mouvement délibéré de la réflexion, retrempée par la science, tient lieu de la fantaisie instructive; Hélène remplace Marguerite, et, selon la belle expression de Henri Blaze, *on dirait le cœur de Gœthe qui se mire dans son cerveau.* « Le poëme de *Faust*, dit ce critique, est le chant du naturalisme, l'Evangile du panthéisme, mais d'un panthéisme idéal qui élève la matière jusqu'à l'esprit, bien loin d'enfouir l'esprit dans la matière, proclame le raison souveraine, et donne le spectacle si beau de l'hyménée des sens et de l'intelligence... La nature est sauvée, l'humanité se réconcilie à jamais avec elle; tout annonce le panthéisme et le glorifie dans cet édifice sublime... Quel que soit, dans l'avenir, le but de l'humanité, le poëme de *Faust* restera non-seulement comme un livre sublime où se rencontrent les plus nobles pensées que la poésie ait jamais prises au cœur humain, à la théologie, en un mot à la science de Dieu et des hommes, mais encore comme l'expression d'une époque grande et féconde, qui, après avoir tout interrogé, tout tenté, j'allais dire tout accompli, après avoir promené son activité impatiente dans toutes les écoles et sur tous les champs de bataille, lasse de la discussion et de la guerre, lasse surtout des folles théories qu'elle a vues éclore et mourir sous ses pas, mais trop jeune, trop ardente, trop vivace pour se contenter du doute, se réfugie dans la nature intelligente et le pressentiment d'une plus haute destinée. »

Faust, roman de Klinger. Le titre complet du roman de Klinger est : *Vie, gestes, faits et voyage de Faust aux enfers.* Voici comment il a compris ce sujet en identifiant, par une grave erreur historique, le docteur Faust avec Fust, l'un des associés de Gutenberg. Faust s'est longtemps escrimé contre les feux follets de la morale et les fantômes de la théologie, sans pouvoir obtenir, pour son esprit, de forme solide et saisissable. Irrité de cet échec, il se jette dans les plaines ténébreuses de la magie, pensant arracher à la nature ce qu'elle nous cache avec tant d'opiniâtreté. Son premier succès fut l'admirable invention de l'imprimerie; le second fut effrayant. Ses recherches, aidées par le hasard, lui firent trouver la terrible formule qui évoque Satan hors des enfers et le soumet à la volonté de l'homme. Longtemps il craignit d'en faire usage, par amour pour son âme immortelle. Il crut que la voie la plus courte et la plus commode pour parvenir au bonheur était celle qui passait par les sciences; mais à peine en eut-il goûté, que la soif de la vérité dessécha son âme. Ce qui le minait surtout, c'était de voir que l'homme intelligent et vertueux était partout opprimé, négligé, avili par la misère; tandis que le sot et le fripon vivaient riches, heureux et considérés. Il voulut connaître le fondement du mal moral et scruter les rapports de l'homme avec l'Eternel. Comme tous ses efforts pour éclaircir ces ténèbres ne servaient qu'à les rendre plus obscures, son âme ne tarda pas à s'imprégner de l'idée qu'un esprit de l'autre monde pouvait seul alléger sa misère et lui fournir quelques données sur cette question. Plein de ces sombres dispositions, Faust quitta Mayence pour se rendre dans une ville impériale du voisinage et y vendre aux magistrats une Bible latine qu'il venait d'imprimer. Le produit de cette vente devait l'aider à nourrir sa famille, qui était en proie aux horreurs de la faim. Il offre sa Bible au conseil sérénissime pour la somme de 200 florins d'or; mais comme on avait garni, quelques semaines auparavant, la cave du noble conseil de cinq tonneaux de vin du Rhin, son offre fut rejetée. Dans son dépit, Faust eut recours aux formules magiques. L'idée de tenter quelque chose de hardi, de s'affranchir du joug humain, en s'alliant avec le diable, jaillit de son cerveau. Onze heures sonnent à l'horloge du clocher gothique, une nuit sombre couvre la terre. La tempête s'élance du nord en mugissant; les nuages cachent la pleine lune; la nature est bouleversée. Faust trace alors ce cercle terrible qui devait le soustraire à jamais à la Providence. Au même instant il croit voir son vieux père, sa jeune épouse et ses enfants se tordant les mains de désespoir; mais il n'hésite pas, et saute au milieu du cercle. Satan célèbre une fête en l'honneur de son nouveau sujet; dans un long discours aux seigneurs de sa cour, il affirme que l'invention de Faust va peupler les enfers. Tout à coup la voix de Faust, qui évoque le diable, pénètre jusqu'à lui. Satan se lève plein de joie, et charge Léviathan de séduire Faust et d'en faire un citoyen futur du ténébreux empire. Léviathan n'aime pas la terre, il méprise les hommes; mais à un second appel de Faust, il est forcé de monter en toute hâte sur la terre, jurant de faire maudire au docteur l'heure de sa naissance et le nom de l'Eternel. Déguisé en grand seigneur, il vient rendre visite à Faust. Bientôt toute la ville connaît l'événement. On croit que c'est un envoyé de l'empereur; le sénat s'assemble et décrète qu'on enverra une ambassade solennelle à Faust et à son illustre protecteur. Le bourgmestre invite les deux hôtes à un festin splendide. Faust avait jeté des regards de concupiscence sur l'épouse du bourgmestre, qui était la plus jolie femme de la ville. Léviathan, pour faire taire les scrupules du magistrat, en exploitant habilement son ambition, lui remet des lettres de noblesse marquées du sceau impérial. Au festin se passe la scène la plus comique. Les verres commencent à danser sur la table. Les oies rôties, les canards, les poules, les cochons de lait, les tranches de veau, de mouton et de bœuf, caquettent, gloussent, grognent, mugissent et se mettent à courir sur la table. Le vin jaillit en flammes hors des bouteilles. Toute l'assemblée est métamorphosée en masques bizarres. Quand Faust eut assez ri de cette scène, il fit un signe au diable, et tous deux s'envolèrent par la fenêtre. Les deux voyageurs allèrent frapper à la porte d'un ermitage. Faust croyait l'ermite inaccessible aux faiblesses humaines; mais Léviathan se chargea de lui prouver le contraire, et si le saint résista aux attraits d'une table chargée de mets succulents, il succomba aux œillades d'une jeune et belle pèlerine qui l'entraîna dans le péché de luxure. Elle l'engagea à tuer ses hôtes pour s'emparer de leurs trésors, et déjà l'ermite saisissait le poignard, quand Léviathan poussa un éclat de rire diabolique. L'ermite tomba frappé de terreur et Faust ordonna à Satan de mettre le feu à l'ermitage et d'y brûler l'hypocrite. Le lendemain matin, les paysans déplorèrent la mort du juste, recueillirent ses os et les honorèrent comme les reliques d'un saint. Faust retourne à Mayence; il étonne, mais effraye aussi sa famille par les trésors qu'il possède. Il se plaît à prouver partout la puissance de l'or, tantôt en corrompant les juges, tantôt en séduisant les vertus les plus rebelles. Bientôt il se remet en voyage; il sauve la vie au docteur Robertus, chef de la faction populaire qui allait être décapité dans un des margraviats de l'Allemagne; puis il fait tuer par Léviathian un petit prince despote; partout il s'occupe du bien du peuple. En quittant l'Allemagne, nos deux voyageurs gagnent la France, alors gouvernée par Louis XI; ils voient décapiter le duc de Nemours à Paris, puis ils assistent aux derniers moments du roi torturé par la crainte de la mort. Ils arrivèrent enfin à Londres au moment où le duc de Glocester s'érigeait en protecteur du royaume et faisait tous ses efforts pour enlever la couronne à son frère. Il avait empoisonné son père et arraché ses deux enfants à la reine. Tout cela irrita Faust à un tel point que, malgré les charmes des Anglaises, il ne voulut plus rester dans l'île. Léviathan le conduit alors à Milan où le duc Galéas Sforza fut assassiné dans la cathédrale le jour de la Saint-Etienne. Faust entendit les meurtriers invoquer à haute voix saint Etienne et saint Ambroise, et leur demander le courage nécessaire à leur noble entreprise. A Florence, les deux voyageurs virent assassiner le neveu du grand Côme, du père de la patrie, dans l'église de Santa-Reparata, au moment même où le prêtre élevait le corps du Seigneur; c'était le signal indiqué par Salviati, l'archevêque de Florence. En Espagne, ils trouvèrent sur le trône la fourberie et l'hypocrisie, sous le masque de la religion; ils virent immoler des hommes dans un auto-da-fé que l'on offrait au Dieu clément des chrétiens. Le diable engagea alors Faust à partir pour Rome. Le rusé démon se flattait qu'Alexandre VI mettrait la dernière main à ce qu'il méditait contre Faust, et accélérerait son propre retour dans les enfers. Le lendemain de leur arrivée à Rome, ils reçurent une invitation de la part du cardinal César Borgia, qui se chargea de les présenter au pape. Tous deux entrèrent au Vatican, avec une belle et nombreuse escorte, et le diable baisa aussi bien que Faust la mule de Sa Sainteté. Faust s'aperçut bientôt que les actions d'Alexandre, de sa fille Lucrèce et de ses fils surpassaient tout ce que l'histoire a conservé d'horreurs pour la honte de l'humanité. Dégoûté, découragé, il résolut de retourner en Allemagne, pour se délasser dans le sein de sa famille. En chemin, il rencontre son fils aîné pendu à une potence. La misère et la faim avaient poussé l'infortuné jeune homme à un sacrilége et on l'avait condamné à mort. La femme de Faust et ses autres enfants étaient réduits à la plus affreuse misère. C'est au pied de cette potence que les plus sinistres pensées viennent assaillir Faust. Les bonnes œuvres ont attiré des maux inexprimables sur sa tête, il se dit que les mauvaises actions auraient tourné à son avantage. Aussi, fatigué de la vie, il demande à Léviathan de le descendre aux enfers. Celui-ci, après lui avoir montré toutes ses erreurs, le tue et l'entraîne dans le sombre empire. Le pape Alexandre VI a déjà précédé Faust. Quand les deux criminels sont plongés, après mille tourments, dans le fond de l'abîme, Satan, comme conclusion, dit à ses sujets : « Voilà donc les hommes; quand ils veulent représenter quelque chose de hideux, ils dépeignent le diable. Eh bien! quand nous voudrons représenter l'objet le